

par
Enzo BIANCHI
Prieur du
Monastero di Bose
(Italie)

ÊTRE PAUVRE : CONDITION ESSENTIELLE POUR LIRE LA BIBLE

Pour l'année de la Bible, la rédaction de Hokhma est heureuse d'offrir à ses lecteurs cette contribution d'un moine. Enzo Bianchi a fondé le monastère de Bose, dans le nord de l'Italie, communauté œcuménique très active dans l'étude et la méditation de la Bible.¹

Associer pauvreté et lecture de la Bible devrait apparaître comme une évidence pour le chrétien qui confesse Jésus-Christ comme sujet et objet de l'Évangile, comme celui qui a expliqué et accompli les Écritures par un cheminement de pauvreté et d'humiliation qui a culminé sur la croix (cf. Jn 19,28-30) ; comme le Messie que l'Écriture prophétise « juste, victorieux et pauvre » (Za 9,9) et qui s'est présenté comme celui qui annonce l'Évangile aux pauvres (cf. Mt 11,5 ; Lc 4,18 ; 7,22) ; comme le Serviteur qu'Ésaïe décrit comme le modèle de l'écoute de la Parole (cf. Es 50,4-6)... Le chrétien devrait reconnaître comme un élément essentiel de sa foi le fait que l'Évangile est une bonne nouvelle pour les pauvres, annoncée par des pauvres avec des moyens pauvres. Par conséquent, ce que la Bible appelle « pauvreté » est un lieu herméneutique central de la Parole de Dieu.

Cette association entre pauvreté et lecture de la Bible semble toutefois insolite aujourd'hui, ou alors limitée à la pratique de certaines régions du globe qui sont objectivement marquées par la misère et la pauvreté. Cela provient probablement, entre autres, d'une dissociation qui s'est produite dans les années qui ont suivi Vatican II : d'un côté, le message du Concile sur la *pauvreté de l'Église et dans l'Église* (y compris dans la lecture de la Bible) a été éclipsé et il a perdu sa place centrale ; de l'autre, la primauté de la Parole de Dieu a été reçue dans

¹ Avec la permission de l'auteur, cet article a été traduit de l'italien par Gérard Pella-Grin. Pour les citations bibliques, nous suivons la Nouvelle Bible Segond, sauf quand la traduction proposée par l'auteur est nettement différente.

l'Eglise, même si elle connaît encore bien des malaises, incertitudes, résistances et ambiguïtés au niveau de la pratique.

En ce qui concerne la pauvreté, on risque d'aboutir ainsi à une action caritative, à une *praxis* en faveur des pauvres, qui ne soit plus qu'une prise de position éthique, dissociée du fondement biblique-christologique, qui privilégie l'être par rapport au faire : « Jésus-Christ, lui qui était riche, s'est fait pauvre à cause de vous, pour que, vous, par sa pauvreté, vous deveniez riches. » (2 Co 8,9). En ce qui concerne la Bible, on risque d'aboutir à une lecture biblique assortie d'un appareil exégético-scientifique tellement « riche » qu'il constitue un mur infranchissable entre les plus simples et l'Ecriture et génère une nouvelle caste de scribes qui « s'emparent de la clé de la connaissance » (cf. Lc 11,52). Pour conjoindre adéquatement la *pauvreté* et la *lecture de la Bible*, il faut donc tenir compte de quelques données essentielles.

Lecture de l'Ecriture et écoute de la Parole

Après avoir affirmé que « dans les Livres saints, le Père qui est aux cieux s'avance de façon très aimante à la rencontre de ses fils et engage conversation avec eux » (DV21)², *Dei Verbum* exhorte tous les fidèles « à acquérir par la lecture fréquente des divines Ecritures 'une science éminente de Jésus-Christ' (Ph 3,8) car 'ignorer les Ecritures, c'est ignorer le Christ' » (DV25). En conclusion, elle rappelle que « la prière doit accompagner la lecture de la Sainte Ecriture pour que s'établisse un dialogue entre Dieu et l'homme, car, 'c'est à lui que nous nous adressons quand nous prions ; c'est lui que nous écoutons, quand nous lisons les oracles divins' » (DV25). Précisément parce que l'Ecriture « contient la Parole de Dieu » (DV24), sa lecture n'est pas orientée vers l'acquisition de connaissance supplémentaire mais vers la rencontre avec Dieu, pour qu'advienne la conclusion d'une alliance entre lui qui parle et nous qui écoutons.

Lire l'Ecriture demande donc avant tout une attitude d'*écoute*, parce que l'écoute « est l'instrument au travers duquel tous les jours Dieu parle aux fidèles »³. De ce point de vue, les termes « Ecriture » et « Bible » (= livres), usuels dans la tradition chrétienne, sont focalisés sur l'élément *graphé* (« écriture »). Ils orientent vers une idée de lecture séparée du moment d'écoute et sont un appauvrissement par rapport à l'usage hébraïque qui parle de *Miqra'*, qui signifie aussi bien *lecture* que *convocation*. Le terme hébraïque est formé, étymologiquement, de la racine *qara'*, qui signifie « appeler, lire », et du préfixe *m-* qui indique la provenance : *miqra'* est ainsi le lieu de l'appel et de la convo-

² DV, abréviation de *Dei Verbum*, constitution de Vatican II : *la Révélation Divine*.

³ Saint Jérôme (331-420), *Ep.* 133,13.

cation. C'est le livre qui nous interpelle et nous appelle... L'accent porte ainsi sur la relation dialogale dans laquelle s'introduit celui qui s'approche de la Bible. En somme, l'enjeu n'est pas tant la lecture d'un texte mais la relation et la rencontre personnelle avec le Père ! La rencontre avec le Seigneur par l'intermédiaire de la Bible commence lorsque le lecteur, placé devant l'Écriture qui demande : « Ecoute, Israël. Le SEIGNEUR est notre Dieu ; le SEIGNEUR est un. Tu aimeras donc le SEIGNEUR ton Dieu... » (Dt 6,4ss), se met dans l'attitude de Samuel et dit à son tour : « Parle, SEIGNEUR, ton serviteur écoute » (cf. 1 S 3,10).

Cette attitude d'écoute est essentielle parce qu'elle s'oppose à toute voracité (intellectuelle ou spirituelle) à l'égard de l'Écriture et qu'elle nous maintient dans cette humilité, cette attente patiente de la foi, en un mot dans cette « pauvreté en esprit » (cf. Mt 5,3) qui consent à se laisser rejoindre par la Parole de Dieu et à la mettre en pratique. L'écoute (*shama'*) implique en effet l'obéissance, la mise en pratique (Jc 1,22-24 ; Mt 7,24-27 ; Lc 7,46-49 ; 8,21 ; 11,28), à tel point que la formule utilisée par le peuple d'Israël au Sinaï, pour répondre à la lecture du « livre de l'alliance », fut : « Tout ce que le SEIGNEUR a dit, nous le *ferons* et nous l'écouterons » (Ex 24,7). C'est dire qu'il y a, dans l'écoute de l'Écriture, un oui préliminaire et absolu au Dieu qui parle, avant de connaître les demandes particulières, un oui qui précède et fonde le oui aux paroles singulières ; c'est le oui de l'obéissance de la foi, le oui sans condition à l'Autre, le oui qui trouve sa raison d'être dans une relation d'amour.

Connaissance et amour

Les paroles introduites par le *Shema'* (cf. Dt 6,4.5) présentent une dynamique : de l'*écoute* (« écoute, Israël ») naît la *connaissance* du Seigneur (« le Seigneur est notre Dieu, le Seigneur est un ») qui s'exprime par l'*amour* (« tu aimeras le Seigneur ton Dieu »). C'est là l'itinéraire que le lecteur de la Bible est appelé aujourd'hui encore à parcourir (cf. Mt 11,25-27). Il ne s'agit pas ici de connaissance intellectuelle ou désincarnée, ni d'un acte de possession ou de phagocytation, mais d'une *connaissance par révélation* qui est accordée aux pauvres, aux simples, et qui demeure cachée aux savants et aux intellectuels : « Je te célèbre, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux gens intelligents, et que tu les as révélées aux tout-petits. Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît le Fils, sinon le Père, personne non plus ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils décide de le *révéler* ». Cette connaissance est loin d'être le fruit de nos efforts intellectuels, le résultat de notre préparation théologique ou le pur produit de l'homme. Elle est un don de Dieu, un charisme accordé à qui approche les Écritures en croyant

qu'à travers elles il va voir et entendre Christ, l'icône du Père ; un don accordé à qui s'abandonne à la foi dans la puissance de la Parole de Dieu et dans les énergies de l'Esprit Saint. Il s'agit d'une connaissance spirituelle (*pneumatica*) révélée à qui approche l'Ecriture en s'ouvrant par la prière et l'invocation à la réception du don de l'Esprit Saint, qui est l'herméneute (interprète) de l'Ecriture dans l'histoire (cf. Jn 14,26 ; 16,12-15) : « L'Ecriture Sainte doit être lue et interprétée avec le même Esprit qui l'a fait écrire » (*Dei Verbum* 12). Il s'agit également d'une connaissance pratique, teintée d'intimité, de compréhension et de communion personnelle, qui engage tout l'être du croyant et l'introduit dans une dynamique existentielle par laquelle sa vie est accordée à la vie du Christ. Par conséquent il s'agit d'une connaissance qui « descend » vers la pauvreté, caractérisée d'une part par l'acceptation humble et réaliste de notre statut de créature, l'acceptation de notre vie et de notre « chair » comme étant le lieu réel d'adhésion et d'amour pour le Seigneur ; pauvreté caractérisée d'autre part par la prise en compte obéissante du critère de « l'observance des commandements » (en termes johanniques) : il s'agit de « garder la Parole » (cf. 1 Jn 2,3-5) pour la comprendre toujours plus profondément.

C'est seulement sur la base de cette pauvreté que la lecture de la Bible peut déployer l'efficacité de la Parole de Dieu, qui accomplit ainsi l'œuvre et le parcours pour lesquels elle a été envoyée (cf. Es 55,10.11), jusqu'à ce qu'elle transfigure le visage des lecteurs croyants à la ressemblance du visage du Christ. L'histoire de la sainteté chrétienne est constamment jalonnée d'exemples variés de pauvreté dans l'approche de l'Ecriture. Elle a conduit des hommes et des femmes à une connaissance très personnelle du Seigneur, qui s'est manifestée par toute une vie d'engagement envers celui qui les avait saisis (cf. Ph 3,12). L'obéissance prompte et immédiate du jeune Antoine au « il est écrit » de Mt 19,21 (« Va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres... Puis viens et suis-moi »), qu'il a écouté « comme si cela avait été lu précisément pour lui »⁴, le conduit à une vie d'ermite dans le désert. La lecture *sine glossa* (« sans commentaires ») de François d'Assise, *simplex et idiota*, nourrit sa marche à la suite du Christ pauvre et le conduit à une connaissance empathique du Christ crucifié visible sur son corps même. La profonde amoureuse avec laquelle la petite Thérèse de Lisieux pénètre l'Ecriture et scrute l'Evangile pour connaître toujours mieux « le caractère de Dieu »⁵ vivifie sa méthode de lecture, jusqu'à en faire une exégèse vivante du texte de 1 Co 12-13 auquel

⁴ Saint Athanase (296-373), *Vita Antonii* II.

⁵ Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus (1873-1897), *Manuscrits autobiographiques*, Office central de Lisieux, 1956. P. 93 de la traduction italienne : *Consigli e ricordi*, Roma, 1973.

elle s'était achoppée : « Dans le cœur de l'Eglise ma Mère, je serai l'amour !... Ainsi je serai tout ; ainsi mon rêve sera réalisé ! »⁶

Etre pauvre apparaît ainsi comme la dimension, voire la condition, qui rend possible l'écoute de la Parole au moyen de la lecture de l'Ecriture. Elle rend possible le passage de la lettre à l'Esprit en faisant en sorte *qu'au travers, au-delà et également en-deçà de toute méthode de lecture, advienne la rencontre personnelle dans la foi, par l'Esprit Saint, avec le Dieu de Jésus-Christ*, au point de l'aimer et d'y faire sa demeure. « On aime le Saint, béni soit-Il, seulement en proportion de la connaissance qu'on en a », écrivait Maïmonide⁷. La nécessité de la connaissance du Seigneur, qui pour le chrétien devient amour personnel pour Jésus-Christ (cf. 1 P 1,8), doit être rappelée plus que jamais en ce moment où la vie chrétienne semble se structurer de plus en plus comme une pratique des œuvres. Il va sans dire que la connaissance du Seigneur au travers de l'Ecriture devient, comme par ricochet, connaissance de soi et expérience d'être aimé de Dieu. *La lecture des Ecritures, la lectio divina, est le moyen privilégié et quotidien de faire l'expérience de l'amour de Dieu pour nous*. Pour que cela advienne, il faut une grande pauvreté, c'est-à-dire le dépouillement de soi et la disponibilité à se laisser toucher et blesser par la Parole de Dieu, devant laquelle « il n'est pas de création qui échappe à son regard : tout est mis à nu et offert aux yeux de celui à qui nous devons rendre compte » (He 4,13) parce qu'elle est « plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants ; elle pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; elle est juge des sentiments et des pensées du cœur » (He 4,12).

Jésus lui-même a dû discerner, à partir des Ecritures, qu'il était le bien-aimé de Dieu (*agapètos*. Cf. Mt 3,17 : Ps 2,7 et Es 42,1 ; Mt 12,18 : Es 42,1 ; Mt 17,5 : Ps 2,7 et Es 42,1). Son action en faveur des pauvres et des malades a été vécue comme l'occasion d'une expérience de l'amour de Dieu pour lui, reconnu au moyen des Ecritures. C'est ainsi que Jésus se présente au Jourdain dans une pleine solidarité avec les pécheurs (cf. Mt 3,13-17) et qu'il guérit les nombreux malades et souffrants qui s'approchent de lui (cf. Mt 12,15-18). L'engagement en faveur des autres, des petits, des faibles et des malades, en un mot l'amour pour les autres, un chrétien le vit comme un don qui lui est accordé par l'amour de Dieu et comme une réponse à l'amour de Dieu pour lui en Jésus-Christ. La connaissance vitale qui jaillit des Ecritures, connaissance qui peut véritablement combler le fossé qui sépare parfois la lecture de l'Ecriture et la vie, consiste à connaître que nous sommes connus et aimés. Elle est connaissance du « Fils de Dieu qui m'a aimé

⁶ Thérèse de l'Enfant Jésus, *Histoire d'une âme, écrite par elle-même*, Office central de Lisieux, 1925, p. 216.

⁷ Moïse Maïmonide (1135-1204), *Hilkot Tesbwah* 10,6.

et qui s'est livré lui-même *pour moi* » (Ga 2,20) ; elle est donc connaissance de ma pauvreté radicale comme étant le bien le plus précieux qui définit mon intime vérité, mon « unicité » (Ps 22,21 ; 35,17)⁸ et qui constitue l'espace indispensable pour la relation avec le Seigneur et la situation qui attire la sollicitude de Dieu : « Moi, je suis pauvre et déshérité ; mais le Seigneur pense à moi » (Ps 40,18), parce que « le Seigneur entend les pauvres » (Ps 69,34) ; « dans ta bonté, tu établis le pauvre, ô Dieu » (Ps 68,11). Voilà pourquoi une lecture pauvre des Ecritures doit amener le croyant à se reconnaître avant tout comme le malade, le pécheur, l'infirmes spirituel, l'aveugle-né... dont le Seigneur a eu miséricorde. Seule cette conscience nourrira de manière féconde son action caritative !

L'écoute de la Parole de Dieu exige et façonne tout à la fois une Eglise pauvre et une Eglise de pauvres. Elle ne débouche pas sur une absolutisation de l'impératif éthique, de l'action pour les pauvres et les marginaux identifiés comme « les autres » vers lesquels on va avec une attitude condescendante. L'amour pour le prochain dans lequel toute l'Ecriture se résume (cf. Rm 13,8-10 ; Ga 5,14 ; Jc 2,8) ne peut donc être détaché de la perception de notre propre pauvreté et de notre faiblesse radicale, de notre propre besoin de salut qui est mis en lumière par une lecture de l'Ecriture *in paupertate spiritu* (« en pauvreté d'esprit »).

Besoin de quel salut ?

Les trois étapes de la lecture de la Bible que nous avons esquissées – écoute, connaissance, amour – sont les trois étapes de la rencontre avec le Seigneur, des premiers pas et de la croissance d'une relation personnelle avec le Seigneur. Elles sont aussi, fondamentalement, les étapes qui caractérisent la rencontre et la relation avec l'autre au niveau humain. C'est-à-dire qu'elles sont les étapes d'un parcours que la Bible signale comme un chemin de salut, salut qui doit commencer à se concrétiser dès maintenant, dans la sphère des relations humaines également, afin que l'existence réelle du croyant devienne une histoire de salut, une histoire rachetée. Les relations humaines⁹ constituent justement un espace pour lequel, plus que jamais, l'homme d'aujourd'hui cherche une guérison (*sanatio*), un salut, une rédemption.

Un grand nombre d'obstacles rendent aujourd'hui problématique l'accès aux Ecritures comme à un lieu producteur de sens et d'espérance, inspirateur d'action et capable d'agir sur la personne et sur la vie. Ces difficultés surgissent de manière plus accentuée dans le climat culturel

⁸ En hébreu, on a ici l'expression : « mon unicité ».

⁹ Se reconnaître relatif et relié aux autres, accepter l'altérité et, par conséquent, les différences et les conflits qu'elle comporte.

qui domine aujourd'hui : société de consommation, impératif de l'efficacité et de la productivité, primauté de l'image et du son, mythe de la spontanéité, accélération des rythmes sociaux et du travail, occupation et organisation massives du temps libre individuel¹⁰. Mais elles se manifestent également à l'intérieur de l'Eglise : fracture entre la prière et la vie et, plus largement entre la spiritualité et la vie, entre le plan spirituel et le plan humain, manque de pères spirituels, primat accordé aux multiples activités paroissiales et pastorales, bureaucratisation de la vie paroissiale et diocésaine. On constate souvent que prêtres et pasteurs démissionnent de leur tâche essentielle, qui est de transmettre la « gnose » chrétienne : la connaissance de la Parole de Dieu, cf. Mt 2,7. De tels obstacles peuvent d'une part générer l'impression que l'Ecriture n'a rien à dire pour aujourd'hui et, d'autre part, réduire la lecture (*lectio*) de la Bible à n'être qu'une activité parmi tant d'autres...

En outre, dans un monde qui lit peu, qui lit rapidement, qui lit souvent pour se distraire, pour consommer, ou pour s'informer en cherchant à emmagasiner le plus possible en un minimum de temps, la lecture d'un livre exigeant comme la Bible, lecture appelée à devenir découverte d'une Présence et donc rencontre et relation avec l'Autre, n'est certes pas immédiatement motivée !

Pourtant, même dans un climat caractérisé par le savoir scientifico-technologique, dont l'absolutisation conduit à étendre la catégorie de la production comme grille de lecture à toute la réalité, y compris l'humain, et à considérer le « salut » (quelle que soit la signification qu'on attribue à ce terme) comme un produit de l'homme, émergent certaines demandes qui révèlent le besoin de salut qui sourd de la pauvreté humaine, radicale et insuppressible, et qui est en profondeur *invocation* du salut. Ce sont des demandes parfois explicites, mais le plus souvent cachées, inexprimées et inconscientes. Elles se reflètent sur la façon dont l'homme d'aujourd'hui aborde et lit l'Ecriture.

– Je perçois une *demande de sens*, souvent inexprimée, qui ne parvient pas pleinement à la conscience et n'est pas formulée adéquatement, mais qui est pressante et réelle. Elle exprime d'une part une recherche de la *signification* de la vie, de toute la sphère relationnelle dans laquelle s'articule l'existence personnelle, et d'autre part une recherche de *direction* et d'*orientation* de la vie. A l'intérieur d'une société qui offre et légitime de multiples modèles de comportements sans exiger la radicalité d'un choix, le besoin d'une référence unificatrice, fondatrice et capable d'orienter l'existence se fraie un chemin. C'est la recherche de racines, qui puissent sauver de l'atomisation et de la fragmentation de la vie d'aujourd'hui, et par conséquent de la désagrégation et du manque d'unité du « je » personnel. La même

¹⁰ Le temps dit « libre » ne l'est justement plus, parce qu'on le remplit de mille choses, bien organisées par ailleurs, et destinées aux foules. (*n.d.t.*)

demande se manifeste également dans la recherche de pères spirituels, de maîtres qui aient conjugué en eux sagesse humaine et expérience spirituelle et sachent ainsi guider autrui à la connaissance de soi, à l'harmonisation des relations avec les autres, à la rencontre personnelle du Seigneur. La scène contemporaine, dominée par la rivalité et l'apparence, laisse transparaître un manque de culture de la présence et, par conséquent, la grande indigence d'un tissu humain qui s'effiloche entre solitude et indifférence, manque d'écoute et abandon à soi-même, individualisme et concurrence. Tout cela constitue un défi important pour la communauté chrétienne : saura-t-elle éveiller et donner forme à ces demandes quand elles sont somnolentes ? Saura-t-elle fournir des propositions éducatives adéquates sur les plans humain et spirituel ? En particulier au moyen de la maturation personnelle et de la rencontre libre avec le Seigneur, en introduisant à la connaissance de l'Écriture comme lieu privilégié du témoignage rendu au Christ, « manifesté dans le monde comme source de salut pour tous les humains. Il nous apprend... à vivre... » (cf. Tt 2,11.12). Plus que jamais, on a besoin de recueillir et de transmettre la sagesse contenue dans l'Écriture, sa double valeur de Parole de Dieu et de parole humaine. Elle est le lieu d'une alliance et d'une rencontre qui ne sont pas reléguées dans le passé mais qui rejoignent notre humanité aujourd'hui, une alliance entre Dieu et l'homme où l'humain n'est pas sacrifié sur l'autel de la production ecclésiale et des multiples prestations pastorales, mais valorisé, vivifié de l'intérieur et ordonné dans son épanouissement. Il nous faut donc une lecture de la Bible qui en recueille la contemporanéité éternelle dans l'annonce, présente dès les premières pages de la Bible, de ce qui est humainement primordial, universel et constant, une lecture qui s'ordonne autour du témoignage de l'incarnation de Jésus-Christ et parvienne ainsi à accompagner la croissance humaine et spirituelle du lecteur jusqu'à la « stature du Christ » (cf. Ep 4,13).

– On rencontre une autre expression, analogue, du besoin de salut dans la tentative de retrouver la dimension de l'être par rapport à la domination du faire et de l'efficacité à tout prix. Cette recherche de gratuité, visible aujourd'hui par exemple dans la forte capacité oblatrice de nombreux jeunes, ne peut être réduite au seul domaine du « faire », fût-ce le « faire pour les autres », parce qu'elle exprime en profondeur la pauvreté radicale et innée de l'homme, son être de besoin et son désir infini, son existence (*ex-sistere*) comme sortie de soi pour paraître devant l'autre et accepter de recevoir son identité dans la relation. L'être humain d'aujourd'hui aspire à ce que soit reconnue sa vérité profonde et intime, dans son unicité et son irrépétabilité. Lorsque ce seuil est franchi, le sujet peut alors – mais alors seulement – accéder consciemment, dans la liberté et l'amour, à sa responsabilité personnelle envers les autres. La lecture de l'Écriture, qui requiert le double mouvement de systole et diastole – lorsqu'on s'applique au texte et qu'on

applique le texte à soi – implique l'ouverture fondamentale à une Présence qui nous transcende et nous habite, ainsi que le discernement du visage de cette Présence dans un Autre, en relation avec qui s'établit également notre identité personnelle.

Sur cette pauvreté fondamentale du lecteur, la Parole de Dieu accueillie dans la foi peut alors agir et opérer le décentrement progressif du sujet, du plan de l'égoïsme à la reconnaissance du « Christ en lui » (cf. Rm 8,10 ; Col 1,27 ; etc.) comme son « je » le plus intime et le plus profond, jusqu'à le conduire à répéter avec Paul le cri de la pauvreté radicale en esprit : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2,20).

– Le troisième plan sur lequel l'homme d'aujourd'hui fait l'expérience de sa pauvreté et, par là, de son besoin de salut, est la perception que *l'existence est menacée*, que le « monde » lui-même est *précaire et fragile*. L'homme n'a probablement jamais eu pareillement conscience de dépendre d'un réseau de relations économiques, sociales, politiques... qui le dominent et agissent comme des Puissances déterminant les choix humains. On n'a jamais perçu à tel point, grâce aux *mass media* qui résument dans chaque foyer les événements planétaires, la portée mondiale des problèmes et des conflits. Le problème nucléaire et la crise écologique ont rendu l'homme particulièrement conscient des limitations de son monde et des risques de catastrophes auxquels il est soumis. L'homme n'a probablement jamais eu autant conscience qu'aujourd'hui de l'interdépendance qui le lie, dans une commune insécurité, au reste de l'humanité.

Pour le croyant, tout cela approfondit sa conscience d'être une créature, ou plutôt une co-créature, insérée dans une inter-relation organique avec son habitat, ce qui le rend porteur d'une responsabilité particulière à l'égard de l'humanité ainsi qu'à l'égard de tout le monde naturel : animal, végétal et minéral. Certaines lézardes dans l'édifice de l'anthropocentrisme moderne laissent donc filtrer la perception des limites, de la fragilité et de la faillibilité humaines – on en viendrait même à dire : du péché. Cette perception pose en réalité les fondements d'une espérance, dans la mesure où elle ouvre à la compassion réciproque et exclut fondamentalement le désintéret, c'est-à-dire le refus d'agir en faveur de l'autre, d'entrer en relation et en communion avec l'autre.

Le « livre de la nature », accessible à tous, conduit aujourd'hui l'homme à ces conditions préliminaires et nécessaires à la lecture du « livre de l'Écriture », en le plaçant en situation de reconnaître le péché, de percevoir ses limites, de prendre conscience de la solidarité dans le salut : il n'y a pas de salut pour un seul ou une partie au détriment du reste, mais le salut sera une réalité qui concerne tout et tous ou il ne sera pas. On a donc là un espace propice à la réflexion de Paul dans l'épître aux Romains :

« La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu. En effet, la création a été soumise à la futilité (vanité)... avec une espérance : cette même création sera libérée de l'esclavage du périssable pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Or nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire (gémît) et souffre les douleurs de l'accouchement. Bien plus, nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons (gémissons) en nous-mêmes, en attendant l'adoption filiale, la rédemption de notre corps » (Rm 8,19-23).

Pour une lecture de l'Écriture en pauvreté d'esprit

Ces éléments sont des signes de « pauvreté » repérables chez l'homme d'aujourd'hui. Ils peuvent le rendre réceptif à l'annonce du salut transmis par l'Écriture, surtout si celle-ci est adéquatement expliquée et dosée, de manière à devenir réellement une nourriture quotidienne qui alimente la vie spirituelle. Cependant, c'est la Parole qui dépouille le lecteur et façonne – transfigure même – sa pauvreté à l'image de la pauvreté du Christ. Cela se produit au travers de la lecture de l'Écriture, qui nous fournit les conditions essentielles à son interprétation (*Scriptura sui ipsius interpres* !) :

– L'Écriture atteste que l'invocation et l'accueil du don de l'Esprit Saint sont un élément fondamental et indispensable pour qu'on la comprenne. On peut longuement scruter les Écritures en croyant avoir en elles la vie éternelle (cf. Jn 5,39ss ; 6,43ss) mais, si l'on ne s'ouvre pas à la force qui vient du Père, on ne parvient pas à l'herméneutique nécessaire et salutaire qu'est l'obéissance de la foi. Ce n'est pas un hasard si Luc, dans les deux premiers chapitres de son évangile, nous montre des *'anawim*, des hommes et des femmes pauvres et simples qui vivent sans pouvoir compter sur eux-mêmes mais s'abandonnent pleinement à Dieu dans la confiance. Il les présente comme un terrain où la Parole advient et l'Écriture s'accomplit. C'est sur eux, Elisabeth (Lc 1,42), Zacharie (Lc 1,67), Syméon (Lc 2,25-27) et Anne (Lc 2,36) que descend et repose l'Esprit Saint, véritable Père des pauvres (*pater pauperum*) qui les conduit à reconnaître l'accomplissement des prophéties et le plan du salut annoncé dans l'Écriture. Jésus n'a laissé aucun écrit mais il a promis l'Esprit « qui enseignera tout, rappellera ses paroles et conduira dans toute la vérité » (cf. Jn 14,26 et 16,13). Il fait de ceux qui l'accueillent des *théodidactes* (cf. Es 54,13 ; Jn 6,45), des êtres instruits directement et intérieurement par Dieu. C'est en eux que la Loi est gravée, non plus sur des tablettes extérieures en pierre mais sur les tablettes de chair de leur cœur (cf. 2 Co 3,3), accomplissant ainsi la promesse de la nouvelle alliance (cf. Jr 31,33.34). *La descente de l'Esprit Saint préside à l'accomplissement de l'Écriture.* L'exemple de Marie, toujours dans l'évangile de l'enfance selon Luc

(Lc 1,36-38), l'atteste et nous montre que la pauvreté (*tapeinôsis*, « abaissement », Lc 1,48) est le lieu spirituel par excellence, c'est-à-dire le lieu où l'Esprit Saint vient demeurer et engendrer en nous le Verbe, en faisant le lien entre l'Écriture et les événements, entre la Bible et la vie (cf. Lc 2,19 et 51 : « Marie gardait toutes ces paroles/événements en les méditant dans son cœur »). Il parvient ainsi à nous engendrer comme fils de Dieu qui ne sont plus sous la loi mais sont guidés par l'Esprit (cf. Ga 5,18 ; Rm 8,14). Ce critère est d'importance capitale ; il est le seul qui permette à la Bible de rester un livre ouvert, accessible directement même au plus simple et démuné des croyants. N'oublions pas que Jésus a choisi pour disciples des gens comme Pierre et Jean qui, selon Ac 4,13, étaient « illettrés et ignorants » et que plusieurs de ses disciples étaient issus de ce « peuple de la terre » considéré comme maudit parce qu'il ne connaissait pas la Loi (cf. Jn 7,49). Une fois posé ce critère fondamental, l'Écriture et l'exemple de Jésus lui-même fournissent d'autres indications pour la lecture de l'Écriture.

– Le critère *doxologique-synthétique* est très important. Au-delà de la lettre (« il est écrit ») et de la formulation de la Loi, Jésus recherche et discerne la volonté du Législateur (Os 6,6 cité dans Mt 9,13 et 12,7 ; cf. Mc 10,5-9) et il synthétise toute la Loi dans le principal commandement : aimer Dieu de tout son être et son prochain comme soi-même (cf. Mc 12,29-31 ; Mt 22,37-39). Il devient, dans le quatrième évangile, le commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 13,34). Ce faisant, Jésus conteste le légalisme de ceux qui observent les nombreux commandements tout en négligeant « ce qui est le plus important dans la loi : la justice, la miséricorde et la fidélité » (Mt 23,23). Il y a donc une simplicité fondamentale de la vie chrétienne, de l'Écriture elle-même et par conséquent de sa lecture ; simplicité qui se fonde sur l'unité du Dieu de la première et de la seconde alliances, du Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus-Christ. Il en découle une lecture essentielle et synthétique qui rejette le littéralisme et le fondamentalisme et discerne que le *corpus* scripturaire contient des pages d'une densité révélatrice maximale (les Évangiles surtout), qui sont plus capables d'être une nourriture pour la vie quotidienne de chaque croyant que d'autres pages décidément plus dures et difficilement pénétrables¹¹.

– Étroitement relié au précédent, vient un critère qui nous appelle à lire l'Écriture *pour lui obéir et la mettre en pratique*. Jésus lui-même

¹¹ Voir à ce sujet J.I. Packer : « Il faut étudier ce qui semble être secondaire et obscur dans l'Écriture à la lumière de ce qui apparaît comme essentiel et clair. Ce principe nous oblige à faire écho aux accentuations principales du Nouveau Testament et à développer une exégèse christocentrique, kérygmatique et centrée sur l'alliance pour les deux Testaments. » *Hokhma*, n° 8/1978, p. 12. (*n.d.t.*)

en a donné l'exemple, comme l'indique la citation du Ps 40 par l'épître aux Hébreux (10,5-7). L'auteur atteste que c'est le Christ qui prononce les paroles du psaume en disant : « Alors j'ai dit : Je viens – dans le livre-rouleau, c'est écrit à mon sujet – pour faire, ô Dieu, ta volonté » (He 10,7). La pauvreté signifie ici une lecture – non intellectualiste – qui tend à transformer en vécu la Parole écoutée. Cela signifie également qu'on comprend l'Écriture non pas en en parlant ou en l'étudiant seulement, mais en la vivant, en la mettant en pratique, c'est-à-dire en définitive en aimant comme Christ nous a aimés. Les rabbins déjà affirmaient qu'il faut s'approcher des Écritures avec amour seulement, non pour devenir plus instruits ou plus sages, ni en vue d'une récompense¹². C'est en aimant Dieu et les frères dans la vie concrète qu'on fait l'exégèse de l'Écriture, qui demande d'aimer Dieu et les frères. A ce sujet, un apophtegme des Pères du désert est extrêmement significatif. Abba Sérapion, ayant rencontré à Alexandrie un pauvre complètement nu, revêtit le pauvre avec ses propres habits, se dénudant complètement et restant seulement avec un évangile sous le bras. Peu après, un passant lui demanda qui lui avait volé ses habits. Sérapion lui répondit, en lui montrant l'évangile : « Voilà celui qui m'a pris mes habits ! » Il rencontra ensuite un homme qui était emmené en prison parce qu'il ne pouvait pas payer une dette. Il lui fit don de l'évangile pour qu'il puisse régler sa dette en le vendant. De retour dans sa cellule, Sérapion répondit au moine qui lui demandait où était son évangile : « J'ai vendu celui qui me disait continuellement : vendez vos biens et donnez-les aux pauvres (Lc 12,33) »¹³. Ce critère « pratique » de lecture de l'Écriture montre comment l'écoute dans la foi peut devenir action dans l'histoire, une action qui puise sa force dans l'obéissance au Seigneur.

– Le texte de 1 Co 10,11 nous fournit un critère supplémentaire lorsqu'il affirme, en se référant aux événements de l'Ancien Testament, que « tout cela a été écrit pour nous avertir, nous sur qui la fin des temps est arrivée ». Il s'agit de l'attitude de celui qui confesse que l'Écriture parle de l'existence et à l'existence d'aujourd'hui ! Lire la Bible ne débouche pas sur un sentimentalisme vague ou un moralisme stérile. C'est le lieu de la conversion, du changement, du choix ! Cela implique un engagement de tout l'être, appelé, dans une confrontation et un dialogue constants entre sa propre vie et le texte, à ordonner sa croissance humaine et spirituelle à la mesure de la stature du Christ, dont le visage glorieux de Ressuscité transparaît à travers l'Écriture.

– Il faut en outre lire la Bible comme elle nous a été transmise, sans rien ajouter ni enlever (cf. Dt 4,2 ; Ap 22,18.19) parce que pas un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera (cf. Mt 5,18) : en

¹² Sifré sur le Deutéronome § 48.

¹³ Cf. L. Leloir, « I Padri del deserto » in *Pregare la Bibbia nella vita religiosa*, Bose, 1984, p. 46.

d'autres termes, « l'Écriture ne peut être annulée » (Jn 10,35). Cela demande l'humilité de celui qui sait qu'il n'est ni le seul ni le premier à interpréter l'Écriture. Il se sait inséré dans une grande histoire, dans une longue tradition d'interprétation de l'Écriture, et entouré d'une dense nuée de témoins : les saints du ciel et de la terre. La lecture de l'Écriture sera donc soustraite à tout élitisme, sectarisme ou « interprétation particulière » (2 P 1,20), parce qu'elle a sa place *in ecclesia*, au sein de la communauté chrétienne réelle. Lors de la transfiguration, Jésus fait de la fréquentation de la Loi et des Prophètes une occasion de communion avec Moïse et Elie, et il inclut aussi Pierre, Jacques et Jean, les saints de la terre, ses compagnons et amis, dans une expérience unique de communion (*koinônia*) avec le Père, dans la gloire de Dieu (*shekinah*), symbolisée par la nuée qui les enveloppe tous par un lien unique dans l'Esprit Saint (cf. Mt 17,1-8).

– Voici enfin l'ultime critère de « pauvreté » pour comprendre l'Écriture : *l'acceptation de la croix*. Pour l'Ancien Testament, le serviteur souffrant de YHWH est celui qui, par excellence, écoute la Parole en se laissant ouvrir l'oreille chaque matin sans opposer de résistance (cf. Es 50,4-6). Dans le Nouveau Testament, c'est le Christ en tant qu'Agneau immolé (cf. Ap 5,6) qui réussit à ouvrir le livre (l'Ancien Testament), à en ouvrir les sceaux et à le lire (Ap 5,1-5 ; 6,1ss). Il faut se faire les serviteurs de la Parole (cf. Lc 1,2), en entrant dans le dur régime de la souffrance du Serviteur, c'est-à-dire en acceptant de porter chaque jour la croix. Voilà la pauvreté radicale à laquelle conduit progressivement l'écoute de la Parole ; jusqu'à faire du lecteur une exégèse et un récit vivants de l'Écriture. ■